MARIBEL BARRETO

CUPIDITÉ

Traduit de l'espagnol

par

Alain Saint-Saëns

PRESSES **U**NIVERSITAIRES

DU

NOUVEAU **M**ONDE

2021

Copyright 2021 by Maribel Barreto.

All rights reserved. No part of this publication may be reproduced, stored in a retrieval system, or transmitted, in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, recording or otherwise, without the prior written permission of the Publisher.
Published in the United States by Presses Universitaires du Nouveau Monde. Printed in France by Monbeaulivre.fr
Emails:punouveaumonde@gmail.com;universitypresssouth@gmail.com
Visit our award-winning web pages: www.unprsouth.com
www.punouveaumonde.com

Maribel Barreto.
Cupidité.
Second Edition in French. Translation and critical edition by Alain Saint-Saëns. Edition in Spanish: *Codicia* (Editorial ServiLibro: Asunción, 2017).
262 pages.

Front Cover Photo: 'La codicia o los malos deseos'. https://explorandolafe.wordpress.com/2017/10/13/la-codicia-y-los-malos-deseos/

1.Paraguay. 2. Paraguayan Literature. 3. Novel. 4. Maribel Barreto. 5. Dictature. 6. Alfredo Stroessner. 7. Asunción. 8. Ciudad del Este. 9. Alain Saint-Saëns. 10. Maribel Barreto.

ISBN: 978-1-937030-91-9 (US Edition, 2018)
ISBN: 978-1-952799-30-3 (European Edition, 2021)

Maribel Barreto et la dénonciation de l'ordre moral paraguayen

Maribel Barreto est, avec Susana Gertopan et Renée Ferrer, l'une des trois grandes romancières du Paraguay actuel. Membre de l'Académie Paraguayenne, elle compte également à son actif une œuvre créatrice importante comme conteuse réputée ainsi qu'auteure de livres pour enfants très appréciée des plus petits. Son nouveau roman, couronné du prestigieux Prix du Roman Augusto Roa Bastos, met un point d'orgue final à sa peinture critique volontiers acerbe, parfois féroce, de la société paraguayenne sous la Dictature d'Alfredo Stroessner (1954-1989) et la décennie de démocratie balbutiante qui s'en suivit. Veuve inconsolable, grand-mère aimante, pâtissière à ses moments perdus lorsqu'elle ne s'assoit pas de longues heures à sa table de travail, Maribel Barreto n'est pas sans rappeler, par son mode de vie paisible et solitaire, ses commères écrivaines universelles, la Bonne Dame de Nohant George Sand, la Canadienne de

l'Ontario Alice Munro, et la Britannique de Rhodésie, Doris Lessing.

Une lecture hâtive et superficielle du roman *Cupidité* pourrait laisser à croire qu'il ne s'agirait que d'une banale histoire d'amour faisant suite à la mort d'un être cher et se déroulant dans un contexte étouffant similaire à celui du Clochemerle de l'écrivain français Gabriel Chevallier. Loin s'en faut. Avec une maestria digne d'une Katherine Mansfield, Maribel Barreto brosse par petites touches les états d'âme de la société paraguayenne d'un bourg de l'intérieur dans laquelle les personnalités se dévoilent dans leur vérité la plus abjecte, et où les appétits sordides s'aiguisent sans vergogne, et cela, avant même que le disparu n'ait été porté en terre. Les préjugés de classe réapparaissent vite au grand jour, ainsi qu'un esprit de caste issu du temps de la Dictature, quand le Parti Colorado et ses chefs de Section étaient alors tous puissants à l'échelle locale. Les histoires de famille inavouables, un temps oubliées, reprennent vie à l'occasion du décès du potentat de la petite ville.

Où l'on découvre ainsi ce qui faisait la routine de l'existence des gens sous la Dictature : les convocations et les ordres du Chef suprême que l'on ne pouvait transgresser, les exactions et expropriations brutales, les humiliations permanentes et les exécutions de ceux qui ne se rangeaient pas derrière lui, la lâcheté et la couardise de ceux qui assistaient aux spoliations sans mot dire et en tirèrent profit au-delà même de la période de la Dictature, 'oubliant' de restituer les biens mal acquis. Maribel Barreto poursuit ainsi une dénonciation sans faille et sans concession du totalitarisme amorcée dans son roman *Le Code Araponga*, et continuée de manière plus éclatante dans un autre consacré à la ville de Conception, *Ville rebelle*. Le contexte historique de la Guerre Civile de 1947, où les atrocités commises de part et d'autre, divisant les familles, ont laissé des traces encore vives aujourd'hui, est sous-jacent dans le roman *Cupidité*. Maribel Barreto rejoint ainsi les conteurs paraguayens Lita Pérez Cáceres et ses *Contes de l'année 47 et de la Dictature*, et Rubén Bareiro Saguier et son inoubliable nouvelle, 'Seulement un

bref instant', dans le recueil de contes et nouvelles, *Œil pour œil*.

Cupidité est aussi un roman féministe, au sens où il met en scène des femmes, vieilles et jeunes, qui luttent contre le machisme ambiant et se réinventent à la mort du fils, mari, frère et même père secret. Ignorées, trompées ou dénigrées, elles doivent d'abord apprendre à être libres et voler de leurs propres ailes, tel un oiseau prisonnier à qui l'on a ouvert la porte de sa cage. La présence obsédante du défunt, dont elles s'affranchissent par étapes, est le dénominateur commun, comme l'était celle de Valentin, suicidé lui aussi, pour les héroïnes de *Deux veuves et un ouragan* du roman d'Alain Saint-Saëns. La haine et le mépris affichés entre femmes qui devraient s'épauler et s'entraider démontrent la force du modèle phallocrate dans la société paraguayenne traditionnelle.

L'homme prend et jette à sa guise les femmes qui lui plaisent. Dans un pays où le ratio est d'un homme pour sept femmes, conséquence de la Guerre génocidiaire de la Triple Alliance (1865-1870), le

combat pour se gagner les faveurs du mâle est âpre et ardent. L'enfant illégitime, monnaie courante au Paraguay, est abandonné, méprisé et considéré de rang inférieur. La bâtarde ne reçoit que bien peu de commisération. Quant à la jeune adolescente mise enceinte et délaissée par quelque homme marié de passage, elle ne trouve de salut que dans une fuite honteuse, laissant derrière elle à tout jamais le fruit de ses amours coupables. La peinture du machiste bon teint paraguayen par Maribel Barreto est éclatante de vérité. La fidélité à l'épouse n'a pas de sens pour un homme, un 'vrai'. Il se définit par l'accumulation de ses maîtresses qui ne sont là en fait que pour satisfaire son bon plaisir et son égo de coq de village. La femme abandonnée, ou pire encore bafouée par l'une de ses amies, sait trouver sa revanche à l'intérieur de ce schéma réducteur et revendiquer son statut de maîtresse, ou, comme il est d'usage de l'appeler au Paraguay, de 'seconde', voire de 'troisième'. Les apparences sociales doivent être sauvées, et la cellule nucléaire légitime, base et pilier du régime totalitaire et de son succédané démocratique ultérieur, préservée. Le fiancé

adoptera la fille adoptive de sa future épouse et, avec l'enfant qui naîtra de leur union, tout rentrera dans l'ordre, moral s'entend.

Mais le machisme décrit par Maribel Barreto se construit aussi contre 'l'anormalité', cette homosexualité si présente au Paraguay comme au Brésil mais que l'on ne peut ni nommer ni révéler. Le prétendant qui découvre sa sexualité et abandonne sa promise pour l'étreinte d'un homme, ne pourra vraiment s'assumer comme il l'entend qu'en s'exilant au-delà des frontières et se perdant dans l'anonymat d'un bar de travestis de la capitale argentine, Buenos Aires. L'on est loin du personnage de Molina dans le *Baiser de la femme araignée* du romancier argentin Manuel Puig, mais cependant, Maribel Barreto sait rendre justice aux 'pédales' de son pays, les 'cent-huit', ainsi moqués dans l'univers hétérosexuel paraguayen à la suite de l'assassinat du D. J. Bernardo Aranda, homme flamboyant ouvertement bisexuel attaché et brûlé vif sur son lit, en septembre 1959, et de la répression brutale et orchestrée qui s'en suivit de cent-huit

présumés homosexuels, exposés à moitié nus à la vindicte des passants dans la rue commerçante principale d'Assomption par le régime du Général Alfredo Stroessner, avant d'être emprisonnés.

L'on comprend mieux, dans ce contexte oppressif, l'impossibilité pour le chauffeur de camion violé sur la route par des Brésiliens après une nuit de beuverie d'assumer l'agression sexuelle dont il a été victime. Au-delà de la douleur corporelle, c'est la souffrance morale d'être rabaissé à ses propres yeux au rang d'un 'cent-huit' qui le paralyse et lui coupe le désir hétérosexuel envers son épouse et ses maîtresses. S'il n'est plus 'un homme', l'unique moyen de sauver la face et d'éviter les railleries d'autres 'vrais' hommes et aussi les moqueries des femmes souvent sodomisées ainsi contre leur gré au Paraguay, sera de tirer sa révérence et de se suicider.

La morale de l'histoire de Maribel Barreto, bien qu'elle semble être que 'tout est bien qui finit bien', est plutôt qu'il n'y a 'rien de nouveau sous le soleil'. La critique la plus puissante finalement de la

romancière paraguayenne dans son roman *Cupidité* n'est pas contre l'appât du lucre, mais bien une constatation tragique que la société démocratique de son pays n'a pas été capable jusqu'à maintenant de remettre en question les limites de la censure morale imposée par trente-cinq ans de dictature d'une main de fer, renversée pourtant il y a de cela presque trente ans. Le féminicide est fréquent au Paraguay et les femmes battues y sont légion ; l'homosexualité, bien qu'admise, n'est pas encore vraiment acceptée par la société ; et les adolescentes mères célibataires sont la norme plus que l'exception.

Le 'J'accuse' de Maribel Barreto est d'autant plus crédible qu'il se présente sous le couvert d'une histoire romanesque à même de séduire toutes les couches de la société. Puisse la romancière paraguayenne nous enchanter encore longtemps de sa plume agile entre deux séances de pâtisserie à ses fourneaux.

Alain Saint-Saëns

DÉCISION

Nous étions tous très attentifs, à l'écoute de la lecture de l'Évangile du Dimanche des Rameaux. L'église était pleine à craquer, il n'y avait plus un siège de libre, et beaucoup de gens se tenaient debout au fond de l'édifice. Sur les bas-côtés, la foule compressée endurait la chaleur du mois de mars. Les tous derniers jours de l'été s'annonçaient humides ; quant au vent du Nord, il était irritant à souhait. La lecture tirait en longueur, les gens commençaient à s'agiter, nombre d'enfants à pleurnicher. La chaleur se faisait oppressante, et la messe qui n'en finissait plus.

Quelques-uns tombèrent de leur siège lorsque l'on entendit une forte détonation. 'Qu'est-ce que c'est ?', nous demandions-nous, 'un coup de feu ?'. 'Si, un coup de feu, tout près d'ici', nous nous regardions tous les uns les autres. 'Non, pas ici, évidemment', 'On ne dirait pas, pourtant'. 'Silence !', intervint le curé, désireux de faire taire ses paroissiens, mais déjà, plus personne ne pouvait se concentrer. Ceux qui étaient les plus proches de l'entrée sortirent promptement lorsque des cris venant de la maison d'en face de l'église se firent entendre. 'Il est mort !', hurla quelqu'un

à l'intérieur de la résidence. 'Si, il est bien mort ! Il s'est tué !'.

Une femme mince aux cheveux d'un noir de jais se leva du premier banc du côté droit, traversa la nef centrale, accéléra le pas une fois arrivée au milieu de l'édifice, le traversa sans regarder personne, ne s'arrêta même pas lorsque quelqu'un l'interpela et se mit à courir. Elle semblait voler sur ses talons hauts. Au moment d'arriver à la maison, elle entendit les cris. Deux femmes qui criaient s'approchèrent d'elle ; en fait elles ne criaient point, elles proféraient des hurlements de terreur, de douleur et d'incompréhension. La foule, habitée par le démon de la curiosité, sortit de l'église et se dirigea en masse vers la maison, mais une invective péremptoire la stoppa net : 'Fermez les portes ! Que personne n'entre !' D'aucuns se retirèrent quand ils virent que personne ne sortaient ni ne leur disaient rien. L'église se vida petit à petit, les gens murmuraient en petits groupes. Les plus intrépides se regroupèrent devant la demeure pour mieux commenter le drame, les uns par curiosité, les autres par méchanceté ; certains se montraient bouleversés, d'autres plutôt préoccupés. 'Ce n'est pas possible, cela ne peut pas être, mais, qu'en est-il ? Attendons, quelqu'un viendra bien nous mettre au courant. Mais non, rien, rien du tout'.

La confusion dans la chambre était à son comble, toute la famille frappée de folie et d'émotion. 'Vous n'entendez pas les coups ?' cria Nelly surexcitée. 'Oui, oui, je viens… Ne touchez rien', dit-elle, perturbée. 'Ne le touchez point', leur dit-elle, 'laissez tout en l'état'. Beaucoup accoururent en meute avec la ferme intention de pénétrer en profitant du désordre, mais un agent les en empêcha : 'Rentrez chez vous ! Personne ne peut entrer, alors retirez-vous, immédiatement. Maintenant'.

La femme qui s'était jetée sur le lit lui caressait la main et lui parlait doucement :

- Pourquoi n'as-tu pas attendu que je revienne de la messe ? Tu as profité de mon absence et de celle de nos enfants. Mais pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ? Monsieur le Commissaire, il nous voit ! Regardez, regardez, quel malheur ! Quelle douleur ! Quelle folie !

- Sortez tous ! Quittez la chambre. Vous, vous pouvez rester, Madame.

Madame Nelly acquiesça. Elle regardait l'officier avec des yeux égarés par la stupeur et la douleur. Elle réprima les pleurs qui se pressaient dans sa gorge et essaya de prêter attention.

- Madame, nous savons déjà que vous assistiez à la messe quand c'est arrivé. Qui se trouvait à la maison à cette heure-là ?

- Les petits qui dorment dans la chambre d'à côté, et la cuisinière qui se trouvait derrière.

Le hurlement du chien se faisait insupportable, il griffait la porte. Il hurla de nouveau, c'était lugubre.

- Emmenez-le au hangar et attachez-le, ainsi il ne pourra pas revenir.

Mais personne ne se risqua à l'attacher, tous savaient l'amour qu'il portait à son maître, et comme ils s'entendaient…

- Quittez ce chien de la porte, ne le laissez pas entrer, Monsieur l'agent ! Emmenez-le dehors !

De mauvaise grâce, l'agent obéit. Il savait bien qu'un chien pouvait sentir le sang de son maître, fût-ce de loin ; l'animal souffrait et opposerait une résistance. Il essaya de l'attraper par le collier, mais Leader le surprit, et planta ses canines dans le bras qui prétendait l'immobiliser. L'agent cria, tenta de l'écarter, mais le chien lui enfonça les crocs dans la chair, alors même qu'il recevait des coups de crosse d'un autre agent. Le policier blessé au bras tomba par terre, et Leader entre dans la chambre de son maître, pendant que

l’autre policier portait secours à son compagnon. Le chien sauta sur le lit, s’installa aux côtés de son maître et lança des aboiements plaintifs, lentement, très lentement, comme pour ne pas le réveiller. Madame Nelly lui dit :

- Leader, tiens-toi tranquille, ne bouge plus…

Ensuite, elle indiqua :

- Il n’embêtera plus personne.

Il était dix heures du matin. Le commissaire était aussi consterné que la veuve. Il connaissait le défunt. Ils étaient devenus amis à peine était-il arrivé au village. Ils fréquentaient le même club de football, ils se voyaient aux courses de chevaux des villages voisins. Il se souvint des parties de cartes ; il se recomposa et s’adressa à Madame Nelly :

- Est-ce qu’il vous avait parlé de se suicider ?

- Non, non, pas du tout.

- Est-ce qu’il avait eu un différend avec vous ?

- Non, aucun.

- Est-ce qu’il s’était disputé avec quelqu’un que vous connaissez ?

- Je n’en sais rien, Monsieur.

- Maman, je veux entrer.

- Non, non, tu ne peux pas. Sois patient, tu entreras.

- Maman, ouvre-moi la porte, je veux voir Papa. Tout de suite, tout de suite…

- Madame, Monsieur le juge n'est pas au village en ce moment. Oh ! Voilà le médecin… Madame Nelly, si vous saviez comme je regrette tout cela ! Est-ce que vous saviez s'il souffrait d'une maladie ces derniers temps ?

- Non, non, rien de tout cela.

- Je vais vous remplir le certificat de décès.

'Mon Dieu ! Mon Dieu !', s'exclama Nelly, chavirée. Elle ne pouvait pas encore assumer la réalité. 'Mon Dieu, mon Dieu ! J'ai peine à croire que ce soit moi qui endure ce moment'.

Les parents accouraient, les amis entraient.

'Il y a beaucoup de monde ici, mais moi je suis seule. Tu m'as laissée seule, tu as abandonné nos enfants, c'est mal ce que tu as fait, tu es père de famille. Comment as-tu pu imaginer nous abandonner de cette manière ? On a beaucoup parlé de cela. Je n'ai pas pu te convaincre… Mais, Quiqué, nous nous devons à nos enfants. Pauvres petits, ils sont si jeunes encore. Comment vais-je faire pour leur expliquer ? Qu'est-ce que la mort ? L'absence, le néant. Tu es parti, tu nous as laissés,

et moi je devrai m'occuper seule de nos enfants. Ingrat, ingrat, c'est ce que tu es… Oui, je sais combien cela a été dur, que tu étais très meurtri, très blessé et que tu n'as pas pu le supporter. Ton orgueil d'homme n'a pas supporté ce que tu n'as pus oublier.

- Madame Nelly, laisse-nous passer, nous voulons entrer pour le préparer, la famille arrive.

- Laissez-moi avec lui un petit peu plus, je suis en train de lui dire adieu. Tu te rends compte, Quiqué ? Ta maman est déjà là, tes sœurs aussi, et moi, je ne peux plus être seule à seule avec toi. Celles-ci sont loin de s'imaginer pourquoi tu as préféré t'absenter pour toujours. Toi et moi, nous savons la raison ; toi, tu voulais que personne ne le sache, et personne ne le saura. Ton secret sera enterré avec toi. Je ne le dévoilerai à personne.

- Nelly, ouvre la porte !

Le cri déchirant de la mère la blessa ; elle se leva et marcha lentement en direction de la porte. Quand elle l'ouvrit, une force puissante la fit tomber, et une voix pareille à un rugissement d'animal blessé l'accusa :

- Sûrement que c'est toi la coupable !

- Quoi ? Non, non, Madame Zulma ! Par Dieu, que non, non et non.

- Mon fils ! Je ne peux pas croire à ce que tu as fait ! Tu étais un gagnant, toi, alors pourquoi ? Tu avais des enfants magnifiques, tu travaillais bien, tu gagnais beaucoup d'argent. Qu'y a-t-il que je ne sache point ? Qu'est-ce que j'ignore de toi ? Que m'as-tu caché ? Quel problème ? Et ta femme qui ne dit rien non plus, pourquoi ? Pourquoi ? La mort, que c'est terrible, la mort ! Tu es parti, tu es parti pour toujours…

****

- C'est incroyable ce qui est arrivé à ton frère Quiqué, n'est-ce pas, ma fille ? Voilà quelques jours de cela encore, nous nous sommes beaucoup parlés, et il ne me sembla pas alors avoir un quelconque problème. C'est sûr cependant qu'il restait très silencieux. Je te le dis, d'ailleurs, mais toi tu me répondis : 'il est comme ça, il ne veut pas raconter ses histoires, ni parler de ses affaires, ni de ses partenaires commerciaux, comme si son travail était un secret d'État'. Moi, je pressentais que quelque chose lui était arrivée, mais je ne dis rien. Il est difficile d'aborder quelque thème que ce soit avec Nelly, elle est jalouse de moi, elle me trouve indiscrète, elle ne comprend pas que je veuille seulement savoir à propos de mon fils, jamais ne suis-je intervenue dans leur relation…

- Pourquoi elle ne te laisse pas, demandes-tu, Maman ? Eh bien, parce que, oui, tu te mêles de ce qui ne te regarde pas, Maman chérie…

- Rien n'est moins vrai, Zineida.

- Maman, il y a des choses que les gens n'aiment pas toujours partager.

- Cette Nelly, elle est bizarre : quand elle te parle, elle ne te regarde jamais dans les yeux, elle est toujours sur la défensive. Cela m'a coûté de l'accepter, mais je suis parvenue à l'aimer…

- À la tolérer, Maman, à peine à la tolérer. Jamais tu ne lui as pardonné que Quiqué ait abandonné à la chère Bélen pour se marier avec elle.

OFFENSE

- **J**amais ne pourrai-je oublier cette humiliation, cette infortune. Mécréants, misérables ! Il fallait que cela m'arrive à moi, à moi, moi qui suis un homme à cent pour cent, jamais je ne fus pédé, putain ! Et je dois souffrir cette calamité, moi, justement moi ! Ces Brésiliens de merde, oui, de merde, mille fois de merde ! Je me suis endormi, je ne me souviens plus de rien. J'essaie de me souvenir, mais non, ma mémoire n'a rien enregistré. Je n'ai nul souvenir, seulement le résultat. Ces maudits s'enfuirent et ils m'abandonnèrent comme un torchon sale. Et mon assistant… Avec un assistant comme ça, j'étais bien servi ! Peut-être même était-il complice de ces maladrins. Il était encore plus bourré que son patron. Évidemment, il a descendu autant que moi. J'ai l'habitude de boire beaucoup et je tiens bien l'alcool ; je suis presque sûr que le grand nègre avait mis quelque substance bizarre dans la bière, à tout le moins dans la première bouteille. Ce malotru des familles riait tout le temps. Oui, il devait bien rire pour quelque chose ! Ce sans vergogne se moquait de moi, et de Chingo aussi, qui se sentait heureux de boire ! Parce qu'avec moi on ne boit pas, mais là-bas, après trois jours d'attente en vain, sans espoir que la pluie n'arrête de tomber, loin de

chez nous, nous avons bu. Un imbécile, oui, un grand imbécile, c'est ce que je suis ! Comment ne me suis-je pas rendu compte ? Moi, si macho, si dur, si cru, si convoité par les femmes, que suis-je devenu ? Un déchet, une chiffe molle, le trop-plein de ces bandeurs encanaillés et répugnants ! Je suis un inutile, je ne pourrai plus vivre après pareille humiliation.

Je dois être prudent, agir avec mesure, faire preuve de lucidité, je sens que mon jugement fléchit. Je ne trouve point la tranquillité nécessaire pour confesser l'outrage à Nelly, je ne peux lui avouer qu'ils abusèrent de moi, même si, elle, est sensée… Ce que je porte en moi est inavouable. Tous les jours, je prépare comment le lui dire, j'élabore comment le faire, mais j'échoue dans la réalisation. Une force qui m'est supérieure freine mon impulsion, et ma motivation tourne court, ma colère se déchaîne et je leur cris tous après. Ils ne sont pas coupables pourtant, mais elle me scrute de manière inquisitoire, elle examine mon visage, ma conduite la surprend, je sais qu'elle attend de moi une explication. Elle n'a pas cru un seul mot de ce que je lui ai dit pour justifier la perte de l'argent. 'Qu'as-tu fais du pistolet ?', me demanda-t-elle. 'Où as-tu laissé la veste de cuir que je t'avais offerte pour ton anniversaire ? Et ta sacoche de cuir noir ? Que s'est-il passé ?' Je ne sais quoi lui dire, je suis perdu. Comment lui avouer que trois types

cinglés me maîtrisèrent brutalement, m'annihilèrent et me détruisirent ?

****

- Maintenant je l'écoute rugir de rage, mon patron profère des meuglements de taureau… Moi non plus, je ne suis pas bien. Je me rends bien compte à présent de ce que je fus une victime, comme lui, de ces Brésiliens saligauds. Bien sûr que je me rappelle comme ils riaient et comment leurs yeux brillaient. Celui avec les dents de lapin, il me regardait fixement pendant qu'il me passait la bouteille. 'Bois ! Bois !', disait-il en se gaussant bruyamment. Moi, je le regardais, et il ne paraissait ni joyeux, ni joueur, plutôt malveillant, comme un renard futé, c'était le Diable dans une peau noire.

  Mon patron, Monsieur Quiqué m'appelle, m'insulte, il ne croit pas ce que je lui dis, je ne me souviens pas, j'ai la tête qui tourne et j'ai l'impression qu'elle va éclater. Un coup résonne dans ma tête comme le tonnerre dans le lointain, il m'assourdit, et il me semble que j'ai reçu beaucoup de coups de fouet sur tout le corps. 'Je viens, Monsieur Quiqué, je viens !' Cela ne sert à rien qu'il requière, qu'il exige, qu'il me fasse des reproches. Je ne me souviens pas de leurs visages, je ne peux rien lui dire ! Maudits! 'Patron, tous les deux nous avons affronté le Démon, ce fut une nuit infernale, maintenant je m'en rends compte. Je me

sens coupable d'avoir été si stupide. Je suis un délinquant du même acabit qu'eux pour m'être bourré la gueule, je me sens criminel de ne pas avoir pris soin de vous, de ne pas avoir veillé sur nos biens. Oui, je sais, ils nous dépouillèrent de tout, oui, de tout, et même de ce qui a le plus de valeur pour nous. Je me sens comme un gamin, j'ai l'air d'un nain malingre. À présent, je me sens fatigué, et vous, vous ne pouvez pas vous lever, vous êtes groggy comme un boxeur qui aurait pris beaucoup de coups, à terre après une rixe. Monsieur…' Il s'est rendormi une fois encore. 'Monsieur Quiqué, essayez de vous réveiller et de vous mettre debout. Nous devons prétendre que nous allons bien. Il n'y a pas d'autre manière, Monsieur, nous devons essayer de récupérer. Nous devons reprendre le dessus'.

Mon patron me réprimande de ne pas avoir pris soin de ses possessions, à savoir sa valise et son camion. Il me le reproche et il a tout à fait raison de le faire. Je mérite d'être sermonné, j'accepte qu'il me gronde, je m'accuse moi-même de négligence coupable. 'Pardonnez-moi, patron, mais moi, je ne pouvais pas suspecter. Ils paraissaient si aimables, mais ils nous humilièrent, quand vous n'avez jamais été soumis, et moi, je ne flanche pas facilement'.

- Ça suffit, tais-toi ! Si je les retrouve, je les tuerai, je te jure que je les tuerai !

Monsieur Quiqué me répète tous les jours : 'Malheur à toi si tu parles trop ! Personne ne doit jamais savoir ce qui nous est arrivé…'

Ma mémoire n'a pas pris de notes, n'a pas tenu son agenda ; je ne me rappelle pas ce qui s'est passé, je sais seulement comment je me trouve aujourd'hui : anéanti et abattu. Restent les vestiges d'une nuit de cauchemar. Ces maudits de la route m'ont entraîné, ils m'ont dépouillé de ma virilité. Je me sens comme mutilé ; ils me volèrent mon argent, emportèrent mes vêtements, mon pistolet, ils me pillèrent tout, rapinèrent tout, que vais-je faire ? La valeur du chargement s'est évaporée… Moi qui étais si content d'avoir effectué une bonne transaction, maintenant je veux seulement m'enfermer. Comment pourrai-je regarder Nelly en face ?

Je ne pourrai pas oublier cela, non, jamais ne pourrai-je pardonner à ces fugitifs, mais le pire est que je ne me pardonne pas d'avoir accepté de boire avec ces canailles qui n'étaient que de vulgaires assaillants. Quel imbécile je fus, je ne soupçonnai rien, mais quel idiot ! Je ne me méfiai pas, moi qui ai toujours des scrupules pour m'acoquiner avec des inconnus, comment ai-je pu accepter une partie de cartes ? Je n'ai pas eu peur,

je ne m'attendais pas à une telle méchanceté, quelle naïveté, comment ai-je pu ne pas me méfier ! Aujourd'hui, je ne me souviens de rien. Mon esprit se résiste à se souvenir… Je suis un abruti, les images se bousculent, s'entrechoquent ; mon esprit rejette, met sens dessus dessous les idées et confond ce que j'essaie d'évoquer… Rien, rien, c'est inutile, je ne suis qu'un misérable et un raté. Je ne trouverai point la paix, je n'arrive pas à me tranquilliser, je n'en peux plus !

****

Et tout cela parce que ces voleurs du gouvernement promettent et n'accomplissent jamais. Depuis que je suis né, j'écoute tout le temps qu'ils vont goudronner la route qui mène à Pedro Juan, mais je ne vois rien venir. Elle n'a pas encore commencé… Alors quand se terminera-t-elle ? Quand je serai vieux. Nous vivons dans l'attente du bitume, nous souffrons embourbés dans la gadoue, et les ponts ? Parlons-en des ponts ! Nous devons poser des planches pour pouvoir passer, des planches qui branlent. Moi je prie tous les saints quand il nous faut traverser les ruisseaux. Mon patron devient très nerveux et râle contre le président et ses adeptes. Ce dictateur de merde ouvre des chemins à l'Est, mais il ne regarde pas vers le Nord. Lui et ses suppôts bouffent tous les crédits, et c'est le peuple qui paie… Et ici nous

vivons dans l'espoir que commence cette maudite route.

Là-bas au carrefour, nous sommes restés échoués avec vingt autres camions chargés… Nous avons eu de la chance de ce que notre charge était du blé, mais ceux de transport de bestiaux se sont trouvés très lésés. La nuit, les vaches meuglaient en chœur, putain ! Elles avaient faim et soif, et l'odeur était insupportable. Quelle chance que mon patron ne veuille pas faire dans le transport d'animaux. Lui, il accepte seulement d'emporter une charge de rouleaux, il dit qu'au Brésil on paie très bien pour cela ; de plus, il arrange le passage des rouleaux avec Anselme, parce que celui-ci travaille pour le gouvernement ; aujourd'hui, il est venu toucher sa part du profit… il me semble qu'il est reparti les mains vides, parce que Monsieur Quiqué est allé au tapis. C'est encore une chance qu'ils aient laissé les documents…

'Si je retrouve ces *Brésiliens*, je les tue, je jure que je les tue !' Après notre malheur, mon patron me dit pendant que nous lavions nos sous-vêtements dans le ruisseau :

- Je te jure, petit, que je vais te tuer si tu racontes ce qui nous est arrivé ; personne jamais ne doit savoir. Pauvre de toi si tu le racontes à ta fiancée.